« le service fidèle de la monarchie » (23). Quand celle-ci aura disparu, ce sera, tout aussi fidèle, tout aussi fascinant, le service de l'État.

DANIEL MÉNAGER, *Université de Paris X-Nanterre*

Anne Bélanger

Bomarzo ou les incertitudes de la lecture : Figure de la meraviglia dans un jardin maniériste du XVI^e siècle

Paris : Honoré Champion, 2007, 324 p.

Si un jardin doit être lu, le jardin maniériste présente un spécimen de texte bien énigmatique. Dans un livre enthousiaste et érudit, Anne Bélanger s'interroge sur la façon de lire le jardin de Bomarzo, elle revient par conséquent aux origines du jardin maniériste pour se donner les outils épistémologiques adéquats : premier constat, celui de la différence avec le jardin humaniste qui ne joue pas sur le pathos. Devant l'impasse de la lecture allégorique, lecture habituelle du jardin, elle se tourne vers la sémiologie pour affirmer que c'est la réception qui organise le sens. Cette problématique intéressante détermine deux lectures, l'une littérale est du domaine de la sensation, l'autre mentale s'élabore à partir d'une intuition de départ, d'une « forme-sens », celle de la merveille.

La première partie met en perspective la spécificité de cette recherche par rappel que le jardin s'inscrit dans une histoire dont les jardins eux-mêmes entretiennent la mémoire, par un état de la recherche universitaire sur ce lieu fécond, part les grandes orientations de l'art des jardins en Italie, après un parcours qui va de la tradition orientale jusqu'au renouveau humaniste. La démarche choisie combine une analyse rhétorique des lieux argumentatifs du jardin, en même temps qu'elle s'attache à sa lecture à travers ses effets sur les sens.

La deuxième partie présente les facettes du matériau : elle accumule les éléments biographiques, une description impeccable de Bomarzo, la comparaison des inscriptions énigmatiques du jardin avec celles de la maison, avant de conclure à l'impossibilité de repérer un ordre. L'évocation de la tradition interprétative conduit l'auteur à constater la faiblesse des diverses lectures qui projettent plus des « codes » qu'elles ne tiennent compte des spécificités de Bomarzo. Mandiargues toutefois l'oriente vers la réception du jardin, et le concept d'*aesthesis* de Jauss.

Devant la certitude que plusieurs interprétations peuvent coexister (M. Fagiolo), que le maniérisme bouleverse tous les canons esthétiques selon la vision neuve d'une nature étrange et magique (M. Calvesi), Anne Bélanger choisit de révéler le réseau

sémiotique complexe que construit la perception, en même temps qu'elle tente de découvrir le sens qui a présidé au projet. Elle s'appuie alors sur la méthode de Gilles Thérien et sur la lecture ouverte imposée par la merveille selon Umberto Eco, une lecture bien accordée à la déroute du signe qui anime l'œuvre de Rabelais.

L'auteur amorce alors une « lecture figurale », avec des pages particulièrement heureuses sur la passage de la lecture symbolique et allégorique des signes à une herméneutique du sens. Le maniérisme coïncide avec l'apparition de nouveaux modes d'expression et d'accès à la connaissance, en particulier par la « connaissance intuitive directe », d'où la fureur, d'où les emblèmes, les devises qui mettent en scène le *conchetto*, d'où le rôle clef de l'imagination. Le signe étrange, les constructions de ce jardin, font alors surgir de manière fulgurante la vérité. Face à l'apparition de ces figures « sur-lisibles », Anne Bélenger oppose la rhétorique cicéronienne, claire, à celle de Sénèque brève, obscure et allusive (Ch. Mouchel, *Cicéron et Sénèque dans la rhétorique de la Renaissance*), qui recourt à une forme différente de persuasion.

La cinquième partie présente la pièce maîtresse sur laquelle s'est échafaudé tout le projet, la merveille, figure qui par excellence produit une véritable commotion sur le lecteur ou sur le spectateur. Cette piste est fournie par une inscription sur l'un des monuments du jardin. Le merveilleux de Bomarzo prend place dans un historique de la tradition paradoxographique de l'antiquité jusqu'à la Renaissance.

Anne Bélenger trouve dans la réflexion de Patrizi sur la poésie, *Della poetica*, des appuis solides à sa théorie. S'opposant à Aristote pour qui la poésie représente le possible, Patrizi ouvre à celle-ci tous les champs. La merveille, à laquelle elle recourt compose avec le réel qu'elle déforme et avec l'irréel, tout cela en vue de ravir. Bomarzo, de fait, varie à l'envie les procédés de la merveille conçue tel un outil heuristique. La merveille agirait au plan des sens comme un déclencheur apte à mettre l'imagination en mouvement. À partir de cette théorie, elle relie Bomarzo au *Songe de Poliphile* et au *Roland furieux* qui l'ont aussi inspiré. Finalement le jardin des merveilles de Bomarzo proposerait un art de vivre, en quelque sorte un programme pour libérer l'esprit de ses chaînes habituelles. Tel est le propos de la dernière partie.

La lecture de l'ouvrage, stimulante, souvent originale, convaincante à bien des égards, propose une méthodologie pour analyser le jardin maniériste, renouvelée par l'hapax de Bomarzo. Bomarzo n'imité pas la nature, il fallait à Bomarzo une autre grille de lecture. Ces dernières années, l'art des jardins a nourri un renouveau de la réflexion tant sur les *realia* que sur le jardin littéraire. Quoi qu'en dise Anne Bélenger, le jardin a déjà été analysé, non plus seulement de manière thématique, mais comme un texte, et avec les mêmes outils rhétoriques, et ce mode d'analyse a été bien balisé. Il manque donc certaines analyses critiques récentes. Par ailleurs, si

avoir relié l'énigmatique aux procédés cognitifs et à la réception des signes déroutants, paraît tout à fait essentiel, il aurait toutefois fallu citer les travaux de Hervé Brunon sur le jardin maniériste, travaux qui repèrent précisément la volonté d'agir sur la perception, par la surprise, et sur les différentes parties de l'âme, à partir de la sensation et de l'imagination. Anne Bélenger multiplie et croise des références critiques qui la guident dans son cheminement, mais les textes de la Renaissance, qu'elle convoque et qui donnent un fondement philosophique au programme de Bomarzo, sont beaucoup plus probants, au point que l'on peut se demander quel est exactement l'apport de telle ou de telle référence contemporaine. Ces réserves ne grèvent pas les qualités scientifiques et l'attrait de cet ouvrage sur les mystères de Bomarzo.

DANIÈLE DUPORT, *Université de Caen*

Pontus de Tyard

Œuvres complètes

Sous la direction d'Eva Kushner, tome VI. *Homélies–Histoire d'Herodian (dédicace)–Lettre au Jésuite Charles–Généalogie de Hugues Capet–Advis du diacre Agapet–Modèles de phrases–Lettres d'amour*. Édition critique par Marie-Madeleine Fragonard, François Rouget et François Roudaut
Paris : Honoré Champion, 2007, 973 p.

L'édition des *œuvres complètes* de Tyard rend accessibles des textes d'inégale valeur 'littéraire' mais qui ont comme vertu de moduler considérablement la perception que l'on peut avoir d'un auteur parfois rapidement trop réduit à sa poésie amoureuse et/ou encyclopédique. Le tome VI de cette édition permet de lire la prose de l'évêque de Chalon-sur-Saône, celle du rédacteur de pièces de circonstance autant que du professeur de rhétorique d'Henri III — ces différents aspects ne sont d'ailleurs sans doute pas exclusifs les uns des autres.

Ce volume fait la part belle à l'évêque avec l'édition des deux recueils d'*Homélies* publiées entre 1585 et 1588 : homélies « Sur l'Oraison dominicale », « Sur la Passion de notre sauveur Jésus Christ », « Sur la dignité de la Croix » pour le premier, « Sur la première Table du Décalogue » pour le second. Les pages introductives de M.-M. Fragonard en facilitent la lecture et reconstituent finement les contextes d'une écriture qui n'a rien à envier à celle de textes plus connus de Tyard. L'accent est mis sur les liens étroits qui unissent la fonction épiscopale et l'écriture, sur la place singulière qui est celle de Tyard dans le très riche tableau de l'épiscopat